



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. *Les Amis de Saint François de Sales*, 1950 Sion

IBAN – UBS Sion – CH97 0020 6206 9087 0201 H

Courriel : info@amissfs.com / www.amissfs.com

A la mémoire d'un Moderniste : Joseph Ratzinger – Benoît XVI

Le 31 décembre 2022, Joseph Ratzinger rendait son âme à Dieu pour recevoir le jugement sans appel du divin Rédempteur.

Comme beaucoup, j'avais moi aussi fini par idolâtrer Benoît XVI, allant jusqu'à le considérer comme une sorte de nouveau saint Thomas d'Aquin de notre temps, face au pontificat désastreux du pape François. Cependant, par la suite, je me suis demandé si la crise dans l'Église avait vraiment commencé en 2013 et, mettant de côté toute prise de position idéologique et étudiant la saine doctrine, le Magistère pérenne et la véritable théologie catholique, la conclusion à laquelle je suis parvenu (si l'on est sincère et intellectuellement honnête, c'est la seule conclusion à laquelle on peut parvenir !) est que Joseph Ratzinger ne peut en aucun cas être considéré comme le plus grand théologien de l'histoire ou de notre époque contemporaine, ni être identifié au katechon biblique (du grec "Τὸ, *Katèxov*" "celui qui retient"). comme le soutiennent certains, en référence à la figure qui, selon 2 Ts. II, 6, retarderait l'avènement de l'Antéchrist et la fin des temps. Au contraire, il a représenté un palliatif : non pas le médecin qui soigne, mais celui qui masque la maladie avec des baumes précieux.

Le louer uniquement parce qu'il portait la mozetta, l'hermine, le camail, le fanon, des vêtements "glorieux", etc. (comme certains le font aujourd'hui à l'égard du pape Léon) témoigne d'une pro-

fonde naïveté. Une révolution peut aussi être faite en tiare et en chape ! C'est peut-être là que réside sa plus grande responsabilité par rapport aux autres. Face à un mal profond et systémique, il ne suffit pas de le recouvrir de belles paroles ou d'un langage raffiné : il faut l'éradiquer. Sa théologie présente des positions et des orientations problématiques, néo-modernistes (déjà reconnues par son professeur M. Schmaus qui au début avait rejeté sa thèse d'habilitation). Parmi les excellents critiques, on trouve Mgr Antonio Livi, Mgr Francesco Spadafora, Mgr Bernard Tissier de Mallerais ("*L'étrange théologie de Benoît XVI. Herméneutique de continuité ou rupture ?*" Ed. du Sel, 2013); Carlo Di Pietro (*Joseph Aloisius Ratzinger. L'altra teologia del "papa emerito"*, Edizioni Radio Spada, 2015), Enrico Maria Radaelli ("*Au cœur de Ratzinger. Au cœur du monde*", Éditions Pro Manuscript, Aurea Domus, 2017); Don Andrea Mancinella ("*Coup d'État dans l'Église*", Radio Spada, 2023); Aldo Maria Valli (dans "*Don Daniele Di Sorco*" éd.); ("*Paroles claires sur l'Église*", Radio Spada, 2023); Danilo Quinto ("*Le blé et l'ivraie*", Controvento, 2025); don Curzio Nitoglia ("*Contra ciancias*"). (1)

Dans son "*Introduction au christianisme*" (1968) – **qui est imposée à tous les étudiants en théologie de première année** – Ratzinger avait déjà énoncé les prémisses d'une foi incertaine, marquée par le doute, décrivant le croyant comme

suspendu «*au-dessus de l'océan du néant*», condamné à vivre dans la tension entre le doute et la foi, dans une «*prison lugubre*» (*Introduction au christianisme*, p. 37). Mais saint Paul enseigne : «*Ce qui peut être connu de Dieu est manifeste pour eux [...] ils sont donc inexcusables*» (Rm. I, 19-22). L'Écriture est claire, et l'Église enseigne infailliblement que l'existence de Dieu peut être connue avec certitude par la raison, et que le nier entraîne l'anathème. **La théologie de Joseph Ratzinger** s'oppose à l'enseignement infaillible des conciles dogmatiques et des pontifes qui ont condamné les erreurs modernistes. Il a affirmé que l'existence de Dieu «*reste la meilleure hypothèse, même si ce n'est qu'une hypothèse*». («*L'Europa di Benedetto nella crisi delle culture*», Cantagalli, Sienna 2005, p. 123). Mais l'existence de Dieu ne peut être présentée comme une hypothèse parmi d'autres, une option du libre marché des idées. Cette position équivaut à une forme de fidéisme, masquée par une ouverture au dialogue. La réalité de Dieu est une certitude rationnellement connaissable, inscrite dans la nature humaine et confirmée par la conscience droite. Il est du devoir de chacun de rappeler à chaque homme la sincérité intérieure, ce cri de la conscience qui proclame : Dieu existe ! – et impose le devoir de le rechercher dans le cosmos, dans l'ordre moral, dans la loi naturelle, et enfin dans le Christ.

Cependant, Ratzinger, tout en reconnaissant l'importance de la référence à Dieu dans la vie publique, a préféré un langage ambigu, adressé au monde politique, économique et culturel, dans le but de préserver la doctrine sociale de l'Église. C'est ainsi qu'il en est venu à proposer «*l'hypothèse Dei*» comme base minimale pour la coexistence civile, suggérant aux hommes : «*vivez comme si Dieu existait*». Mais cela, loin d'être une approche pastorale efficace, s'avère être une capitulation devant le relativisme. Ceux qui proposent cette hypothèse nient implicitement la certitude; celui qui réduit Dieu à un «*comme si*» rompt l'unité entre la foi et la raison, entre la vérité et l'histoire. Comme le soulignait Étienne Gilson dans son ouvrage «*L'athéisme difficile*», l'athéisme n'est pas une position rationnelle, mais une fuite : la philosophie authentique, de Platon à Thomas d'Aquin, affirme avec cohérence que Dieu existe, car la réalité est fondée sur un principe ordonnateur.

Une étape décisive pour comprendre la trajectoire théologique de Joseph Ratzinger est sa participation en tant qu'expert progressiste et néomoderniste au Concile Vatican II, collaborateur du

cardinal Frings, et acteur actif dans le renversement de la théologie classique. Lors de la deuxième session du Concile Vatican II (1963), on discuta pour savoir si le schéma sur la Bienheureuse Vierge Marie devait être traité comme un document autonome ou réduit à un chapitre du schéma sur l'Église. Ce débat a révélé le conflit entre deux approches opposées : d'un côté, le courant maximaliste, représenté par Ottaviani, Balic, Piolanti, Bacci, De Aldama, Roschini, Santos, Siri et d'autres, héritier de la grande tradition mariologique et orienté vers la définition dogmatique de Marie comme «*Médiatrice de toutes les grâces*»; d'autre part, le courant minimaliste, inspiré d'une approche philo-luthérienne qui, au nom du principe «*Christ unique médiateur*», refusait tout développement ultérieur de la doctrine mariale. Au sein de ce dernier : le «*front du Rhin*», Joseph Ratzinger occupait une place importante, aux côtés de Congar, Laurentin, Rahner, Liénart, Suenens, König, Schillebeeckx, Küng et d'autres représentants d'une théologie nord-européenne désireuse de remodeler la foi catholique selon des catégories œcuméniques et historicistes.

Avec le soutien plus ou moins explicite de Jean XXIII puis de Paul VI, ce courant réussit à imposer son programme, visant à redimensionner en profondeur la mariologie dogmatique, considérée comme un obstacle aux relations avec le protestantisme. Le résultat fut entériné le 29 octobre 1963, lorsque le vote sur le sort du schéma marial enregistra 1'114 voix contre, et 1'074 pour : une marge minime mais suffisante pour décréter la victoire des minimalistes et l'abandon de la perspective de définir, ou de discuter de manière autonome le titre de *Médiatrice universelle*. Le rôle stratégique des principaux représentants du front du Rhin – parmi lesquels celui de Ratzinger – fut déterminant pour renverser la ligne traditionnelle défendue par la Congrégation du Saint-Office. Cette intervention théologique s'inscrit dans un contexte plus large. Selon les documents rapportés par Mino Pecorelli (OP, année I, n° 21/22, 12 septembre 1978), plusieurs théologiens et prélats progressistes, dont beaucoup ont joué un rôle important dans les manœuvres conciliaires, étaient affiliés à la franc-maçonnerie; cette liste a refait surface par la suite dans les affaires judiciaires liées à la faillite du Banco Ambrosiano et à la loge P2. Ce tableau éclaire l'empreinte culturelle du courant dans lequel opérait Ratzinger et aide à comprendre ses priorités idéologiques. La logique minimaliste qui a redimensionné «*Marie Très*

Sainte” n’était donc pas un épisode isolé, mais s’inscrivait dans le cadre d’une transformation théologique plus large **qui a imposé le silence sur des thèmes essentiels tels que l’enfer, le diable, le communisme et la nécessité de condamner l’erreur.** Tout a été sacrifié au «*gospel de la joie*» concilié avec l’esprit du monde, selon la vision anthropocentrique de Rahner – maître et référence de Ratzinger lui-même, du moins au début – qui développa la théorie du «*chrétien anonyme*», prélude à la future doctrine de la rédemption universelle promue ensuite par Jean-Paul II, comme l’a analysé J. Dörmann.

Le même système théorique a refait surface de manière retentissante en 1996, lorsque Ratzinger – devenu préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi – a rejeté la possibilité de proclamer le dogme marial de la co-rédemption, affirmant que «*la signification précise des titres n’est pas claire et la doctrine n’est pas mûre*». Une réponse qui manifeste l’incapacité typique de la théologie moderne à reconnaître la continuité organique de la Tradition. Car, en vérité, la doctrine est très claire : elle est enseignée, de manière différente mais constante, par les Pères, les Docteurs, les Saints et les Pontifes – et ceux qui ne la voient pas, ne veulent tout simplement pas la voir. Ratzinger a également justifié son refus en affirmant que le titre de “*Co-rédemptrice*” «*s’éloigne trop du langage de l’Écriture et de la patristique*». Mais c’est là l’excuse habituelle de ceux qui ont perdu la vision catholique de l’unité indissoluble entre l’Écriture, la Tradition et le Magistère.

S’il est vrai que le mot «*Co-rédemptrice*» n’apparaît pas dans les textes sacrés, il est tout aussi vrai que les termes «*Trinité*», «*Transsubstantiation*», «*Consubstantiel*», «*Mère de Dieu*» n’y figurent pas non plus – et pourtant, ce sont précisément ceux-ci qui constituent les piliers de la foi catholique. Donc, soit Ratzinger rejette également ces dogmes, soit il est contraint d’admettre que l’absence d’un mot n’implique pas l’absence de la réalité doctrinale qu’il désigne. Depuis le XVIII^e siècle, théologiens, prédicateurs et évêques ont appelé **Marie Co-rédemptrice**, titre confirmé dans les *Acta Sanctae Sedis* à l’époque de Léon XIII et de saint Pie X. **Au XX^e siècle**, il apparaît dans les écrits et les discours de Pie XI (quatre fois), Pie XII (une fois, en espagnol) et même de Jean-Paul II (environ sept fois). Dans les *Acta Synodalia* du Concile Vatican II, le schéma mariologique approuvé par Jean XXIII reconnaissait

que le titre de «*Co-rédemptrice du genre humain*» était en soi correct : **la seule raison de son exclusion était la volonté œcuménique de «ne pas déranger» les protestants.**

Indépendamment de ce choix désastreux, le titre reste très vrai et parfaitement légitime : le nier signifie nier la Tradition, mais non la protéger. Un élément supplémentaire, fondamental pour évaluer l’influence de Ratzinger sur le nouveau système doctrinal conciliaire, est à l’origine de l’expression «*subsistit in*», pivot de la théologie du pluralisme ecclésial et du latitudinarisme – déjà condamné par le Magistère, en particulier dans “*Mirari vos*” de Grégoire XVI (1832) et, avec encore plus de solennité, dans le “*Syllabus des erreurs modernes*” promulgué par Pie IX (1864), véritable monument de la doctrine catholique contre l’apostasie du siècle – selon laquelle il faudrait «*élargir les frontières*» de l’Église. Cette hérésie, s’insinuant sous l’apparence de la charité et de la tolérance, prétend inclure dans la communion chrétienne non seulement ceux qui professent intégralement les dogmes catholiques, mais aussi – dans un premier degré de compromis – ceux qui adhèrent uniquement aux articles fondamentaux du Credo de Nicée, de manière à englober les catholiques et les schismatiques; **puis, dans un pas supplémentaire vers l’abîme**, tous ceux qui croient en un Dieu transcendant, créateur et providentiel, de manière à englober les chrétiens, les musulmans et les juifs; et encore, quiconque reconnaît une forme quelconque de spiritualité supérieure. **Enfin, dans une dissolution ultime, quiconque se dit philanthrope ou dévoué à l’humanité.** Selon le latitudinarisme, en pratique, toutes les confessions chrétiennes seraient également valables dans la mesure où elles partagent certains articles fondamentaux de la foi (comme la Trinité ou l’Incarnation), en négligeant les autres. Cependant, parler d’un prétendu «*christianisme essentiel*», qui se limiterait à quelques articles fondamentaux de la foi, ou faire appel au célèbre slogan «*concentrons-nous sur ce qui nous unit et non sur ce qui nous divise*», **est, théologiquement parlant, un blasphème déguisé en bonne intention.**

C’est, en résumé, le *subsistit in*. Il est notoire, et documenté, que le pasteur protestant Wilhelm Schmidt, observateur au Concile, a revendiqué la paternité de cette formule : «*J’ai proposé par écrit la formule «subsistit in» à celui qui était alors le conseiller théologique du cardinal Frings, Joseph Ratzinger, qui l’a ensuite transmise au*

cardinal...». Dans la lettre du 3 août 2000 adressée à l'abbé M. Gaudron, **W. Schmidt précise** : **«Je n'ai aucune objection à la publication de cette information»** (cité dans *“Catéchisme catholique de la crise dans l'Église”*, Éd. du Sel, 2007, p. 71; et aussi dans *“La Tradizione Cattolica”*, n° 28/29). Cette information – trop souvent passée sous silence par les «nostalgiques» dévoués du théologien bavarois – démontre le rôle déterminant joué par Ratzinger dans l'élaboration de la formule qui a permis à la doctrine conciliaire de concevoir l'Église catholique non plus comme identique à l'Église du Christ, mais comme une simple réalisation parmi d'autres, avec des conséquences œcuméniques et dogmatiques très graves.

Ratzinger a défini *“Gaudium et Spes”*, ainsi que les déclarations *“Dignitatis Humanae”* et *“Nostra Aetate”*, comme *«une révision du Syllabus de Pie IX, une sorte de Contre-Syllabus»*, c'est-à-dire un acte de réconciliation avec la modernité et la Révolution de 1789. Pendant le Concile, Ratzinger a participé à la réforme du Saint-Office, destinée à réduire le contrôle doctrinal : un geste symbolique du remplacement de la défense de la vérité par le dialogue. **En tant que pape, il a commémoré de manière positive la rencontre interreligieuse d'Assise (1986)**, reconnaissant *«le message vibrant en faveur de la paix»* et *«la valeur pédagogique de la prière commune»*, tout en essayant d'éviter les accusations de syncrétisme. **En Turquie (2006), il a prié dans la Mosquée Bleue en se tournant vers La Mecque**, geste en contradiction flagrante avec la tradition catholique. **Il a exprimé son respect envers le Coran et a défini la liberté religieuse comme «l'expression fondamentale de la liberté humaine»**, en contradiction apparente avec le *Syllabus* de Pie IX. **En Allemagne (2011), Ratzinger a loué Luther pour sa «spiritualité christocentrique»**, réhabilitant son intention théologique et effaçant le jugement séculaire de l'Église qui le considérait comme un hérétique. Dès 1982, dans *“Principles of Catholic Theology”*, il avait loué la communauté œcuménique de Taizé comme *«modèle d'inspiration œcuménique à reproduire ailleurs»*. **Il a également loué le modèle de laïcité comme positif**, compatible avec la foi, renversant la doctrine catholique traditionnelle sur la royauté sociale du Christ et l'État chrétien. **Ratzinger réinterpréta les principes politiques et religieux modernes (liberté, laïcité, pluralisme) d'un point de vue théologique, les légitimant comme compatibles avec le catholicisme. C'est**

l'essence même du modernisme. Ratzinger n'accepta pas la doctrine des «deux sources de la Révélation», telle qu'elle a été formulée par le Concile de Trente et réaffirmée par Vatican I.

Selon l'enseignement tridentin (Sess. IV, 1546), *la Révélation divine est transmise à l'Église par deux sources distinctes : l'Écriture Sainte, inspirée par le Saint-Esprit, et la Tradition apostolique*, c'est-à-dire la transmission orale des vérités révélées qui ne sont pas nécessairement contenues dans l'Écriture mais qui ont été reçues par les Apôtres et transmises à travers les siècles dans la vie de l'Église. Cette doctrine est contraignante, car définie dogmatiquement, et a été réaffirmée par saint Pie X qui, dans le décret *“Lamentabili Sane Exitu”* (1907), a condamné comme erronée l'opinion selon laquelle la Révélation divine ne se serait pas achevée avec les Apôtres ou que la Tradition contiendrait des contenus objectifs et surnaturels révélés par Dieu. Ratzinger, au contraire, interprète la Révélation non pas comme un ensemble de vérités surnaturelles transmises de manière objective et contraignante, mais comme un *«événement»* personnel, une *«manifestation»* vivante de Dieu qui culmine dans la personne du Christ.

À partir de cette vision, il fait jaillir l'Écriture et la Tradition non plus comme deux sources autonomes et distinctes, mais comme deux expressions complémentaires d'une même source, à savoir la Révélation comprise comme une réalité relationnelle plutôt que comme un dépôt de doctrines transmises. **Cette position, formulée en termes sophistiqués, est en contradiction avec la doctrine infallible définie par l'Église et relève des principes du modernisme déjà condamnés par saint Pie X dans l'encyclique “Pascendi Dominici Gregis”**, où il dénonce précisément le réductionnisme de l'expérience de la foi et la tendance à **concevoir le dogme comme une expression historique et changeante de la conscience ecclésiale**. En outre, la conception ratzingerienne de la Tradition comme dimension herméneutique de l'Écriture plutôt que comme source autonome de Révélation objective conduit à dissoudre la notion même de *depositum fidei*, en substituant à la transmission fidèle des contenus révélés une dynamique historiciste et pneumatique, qui laisse place à une possible évolution du dogme, contraire au principe catholique de l'immuabilité de la foi. **La théologie ratzingerienne s'oppose à la donnée révélée telle qu'elle a été transmise par l'Église pendant 1962 ans**, et apparaît comme

une expression typique du néo-modernisme condamné : elle tente d'éviter l'accusation de gnosticisme inhérente à l'idée d'une Tradition qui conserve des vérités «*extra scripturam*», mais ce faisant, elle tombe dans une erreur égale et contraire, réduisant la Révélation à une pure expérience christocentrique médiatisée par la communauté ecclésiale, selon des modalités qui rappellent l'approche évolutionniste, immanentiste et subjectiviste de la pensée moderniste.

Le motu proprio “*Summorum Pontificum*” (2007), souvent interprété comme un geste de réconciliation avec la Tradition, était en réalité une opération politique et non théologique. **Mgr Gänswein lui-même a admis que l'objectif était «d'éloigner les fidèles de Lefebvre» et de les ramener «dans la paix liturgique» au sein du néo-modernisme.** Dans son blason **Ratzinger a remplacé la tiare papale par la mitre**, dans la continuité de la déposition de la tiare par Paul VI. **Il a publiquement donné la communion à un protestant** (Frère Roger de Taizé), acte de rupture totale avec la discipline sacramentelle catholique.

Le livre “*Juifs et chrétiens*”, écrit en collaboration avec le rabbin Arie Folger, apparemment inoffensif, est peut-être la somme de sa théologie judaïsante. La pensée sous-jacente est claire : la foi chrétienne n'est plus considérée comme la seule vraie religion, mais comme l'un des nombreux chemins vers Dieu; le judaïsme et le christianisme seraient deux expressions parallèles de la même Alliance. Il s'agit là de pur judéo-christianisme, c'est-à-dire la première erreur contre l'Église apostolique : la prétention de maintenir en vigueur la loi mosaïque parallèlement à la foi en Jésus Christ. Saint Paul condamna ce poison avec des mots qui restent définitifs : «*Si vous vous faites circoncire, Jésus-Christ ne vous servira de rien*» (Galates V, 2). Pourtant, Ratzinger redonne une légitimité au judaïsme post-biblique et le place sur le même plan que la foi catholique, niant de fait l'abrogation de l'Ancienne Loi. On en arrive ainsi à renverser toute l'économie du salut : l'Ancienne Alliance n'aurait jamais été révoquée, et les «*frères aînés*» – comme les appelait Jean-Paul II – conserveraient encore un rôle privilégié dans le plan divin. C'est exactement le contraire de ce qu'enseigne l'Apôtre : «*Dieu a abandonné Israël... Maintenant, les promesses divines passent aux Gentils*» (Rm. XI).

Avec les Juifs et les Chrétiens, Ratzinger abandonne le dogme catholique selon lequel «*hors de l'Église, il n'y a pas de salut*» et ouvre la porte à

un syncrétisme théologique, déguisé en dialogue. **Ratzinger écrit textuellement : «Depuis Auschwitz, il est clair que l'Église doit repenser la question de la nature du judaïsme»** (“*Hébreux et chrétiens*”, p. 39). et «*les événements de la Shoah ont rendu encore plus urgente l'existence d'un État pour les Juifs*» (p. 65). Par ces mots, **il élève la Shoah au rang de principe théologique et politique, en en faisant le fondement de “Nostra Aetate” et de l'État d'Israël.** Il va même jusqu'à affirmer que «*l'État actuel d'Israël peut être considéré comme un signe de l'alliance durable de Dieu avec Israël*» (p. 15). **C'est un blasphème doctrinal** : Dieu ne se contredit pas Lui-même et ne peut bénir un peuple qui a rejeté et crucifié son propre Messie. L'Ancienne Alliance a été remplacée, et non «*prolongée*» : «*Ego sum Dominus et non mutor*» (Mal. III, 6). Partant de ce postulat, **Ratzinger en arrive même à légitimer implicitement l'expropriation de la Palestine et la politique sioniste comme signe de «fidélité divine».** Mais Dieu ne peut violer Son propre commandement : «*Tu ne tueras point, tu ne voleras point*». La réduction de la théologie à une justification géopolitique est une profanation. **Il est évident que pour Ratzinger, la Shoah n'est pas seulement un événement historique, mais une nouvelle révélation, une méta-révélation qui juge la Croix du Christ et la remplace comme lieu théologique du salut.**

En 2001, Ratzinger a signé la préface du document de la Commission biblique pontificale “*Le peuple juif et ses Saintes Écritures*”. Dans ce texte, repris dans *Hébreux et chrétiens*, on peut lire : «*Les chrétiens peuvent-ils, après tout ce qui s'est passé, continuer à prétendre être les héritiers légitimes de la Bible d'Israël ?*» (pp. 110-111). C'est une question qui contient déjà la réponse : non. **On en arrive ainsi à nier implicitement l'inspiration divine du Nouveau Testament et sa supériorité sur l'Ancien.** Dans le document de 1993 intitulé “*L'interprétation de la Bible dans l'Église*”, Ratzinger avait déjà suggéré que «*la présentation des Juifs dans le Nouveau Testament a favorisé l'antisémitisme*». Ainsi, non seulement le christianisme historique, mais aussi **les Saintes Écritures elles-mêmes seraient «responsables» d'Auschwitz.** C'est le marcionisme inversé : **non plus le rejet de l'Ancien Testament, mais le rejet du Nouveau, considéré comme coupable de haine raciale. Un blasphème objectif, qui enlève aux Écritures leur inspiration divine et dissout la foi dans le relativis-**

me historique. Dans son intervention lors de la rencontre à Jérusalem, **Ratzinger a affirmé** que «*le salut vient des Juifs*» (Jn IV, 22) et qu'«*il n'y a pas de culpabilité collective des Juifs dans la mort de Jésus*». Mais l'Évangile est clair : «*Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants*» (Mt XXVII, 25). **Ratzinger efface la vérité historique et théologique du déicide pour s'adapter au langage de la diplomatie interreligieuse.** De cette manière, **il ne défend plus le Christ contre la Synagogue, mais justifie la Synagogue contre le Christ.** C'est le renversement de l'Évangile. Quand il affirme ensuite que «*le Temple ne pourra plus être restauré*», il le fait pour nier la dimension eschatologique que les Pères de l'Église reconnaissent : saint Irénée (*Adversus haereses*, V, 30, 3), saint Hippolyte (*Comm. in Daniele*, IV, 49) et saint Jean Damascène enseignent que **la reconstruction du Temple précédera l'apparition de l'Antéchrist et la conversion finale d'Israël** (cf. Augustin LÉMANN, «*L'Antéchrist*», Effedieffe, 2014, pp. 100-102). **En niant cela, Ratzinger dissout également l'eschatologie catholique.**

Un dernier aspect concerne la crise contemporaine de la doctrine catholique de **la satisfaction vicariale** qui ne découle pas seulement d'un climat culturel hostile au sacrifice et d'une éclipse pastorale du sens du péché, mais qui a une racine théologique bien plus profonde et, à certains égards, étonnamment systématique. Mgr Bernard Tissier de Mallerais a montré comment **une partie importante de la théologie post-conciliaire a fait de la «relecture» de la doctrine de St Anselme et de St Thomas un véritable programme théologique, et Joseph Ratzinger figure parmi les principaux artisans de ce tournant** (cf. «*Il mistero della Redenzione secondo Benedetto XVI*», Turin, 2012). Le premier point névralgique concerne la valeur du Sang du Rédempteur. **Ratzinger affirme** : «*Ce n'est certainement pas un don matériel : ce n'est que l'expression concrète de l'amour*». Ici, le Sang qui, selon l'Écriture, «*obtient la rémission des péchés*» (Hébreux IX, 22), qui «*rachète*» (1 P. I, 18-19), qui «*paie le prix*» (1 Co. VI, 20), n'a plus de valeur sacrificielle, n'est plus une offrande, n'est plus un prix; il est simplement «*l'expression concrète de l'amour*». La substance du Sacrifice est remplacée par le symbole. **L'effusion sacrificielle du Sang cesse d'être un acte culturel** qui produit des effets réels auprès de Dieu, et devient un langage affectif adressé à l'homme. Cette réduction symbolique du

Sang s'accompagne d'une réinterprétation du Sacrifice. **Selon Ratzinger, le sacrifice chrétien ne consiste plus en une offrande objective à Dieu, mais en un dynamisme communautaire et éthique** : «*Le sacrifice chrétien consiste à ce que les uns pour les autres deviennent du pain; Corps donné et Sang versé*». Il n'y a pas d'autel, il n'y a pas de victime, il n'y a pas d'offrande, il n'y a pas d'apaisement de la justice divine. *La messe, ainsi conçue, n'est plus la réactualisation non sanglante de la croix*, mais un geste ecclésial dans lequel la communauté «*devient pain*» les uns pour les autres. L'ordre sacrificiel tout entier est intériorisé jusqu'à se dissoudre. Le nœud le plus grave émerge dans le jugement de Ratzinger sur **la peine vicariale** (expiatoire). Il affirme : «*Le Christ ne prend pas sur lui la peine pour les péchés, mais souffre avec nous, pas à notre place*». C'est une affirmation qui, prise au pied de la lettre, **contredit frontalement la doctrine catholique** et le témoignage explicite de la Révélation : «*Le Christ est mort pour nos péchés*» (1 Cor. XV, 3), «*Le châtement qui nous donne le salut s'est abattu sur lui*» (Is. LIII, 5), «*victime expiatoire pour nos péchés*» (1 Jn. II, 2).

La Rédemption, ainsi réinterprétée, perd sa structure objective : le Christ ne rachète plus en tant que chef qui assume les peines du corps, mais en tant que compagnon de souffrance. La Croix devient solidarité, et non satisfaction. En toute cohérence, **Ratzinger déclare insuffisante** la catégorie théologique même avec laquelle l'Église a toujours compris le mystère du Calvaire : «*La catégorie de la satisfaction comme peine vicariale... (expiatoire) n'exprime pas le mystère chrétien de manière adéquate*». Il ne s'agit plus ici d'une nuance, mais d'un renversement de toute la Tradition. Si la catégorie de «*satisfaction comme peine substitutive*» n'exprime pas adéquatement le mystère chrétien, alors saint Anselme, saint Thomas d'Aquin, le Concile de Trente, le Catéchisme romain, la liturgie latine, la théologie patristique et scolastique seraient inadéquats. **Ratzinger n'approfondit pas : il nie ! Le résultat final est inévitable : si le Christ n'offre pas de sacrifice, si son sang n'est pas un prix, s'il ne prend pas sur lui la peine, s'il ne satisfait pas à notre place, alors la Rédemption n'est plus un acte objectif qui change réellement la condition de l'homme devant Dieu.** C'est un geste existentiel, un appel moral, un symbole qui invite l'homme à «*se dépasser*». C'est là, et non ailleurs, le cœur de la critique de Mgr Tissier : «*la théologie*

ratzingérienne dissout la structure objective de la Rédemption et la remplace par un paradigme symbolique et affectif incompatible avec la foi catholique.»

À la lumière de ces négations, la doctrine catholique apparaît dans toute sa force. Saint Anselme proclame que Dieu n'exerce pas une colère aveugle, mais exige une réparation qui corresponde à l'offense. Et il affirme clairement : «Dieu le Père n'a pas livré à la mort un innocent pour un coupable. Il n'a pas contraint son Fils à mourir contre sa volonté, ni permis qu'il soit tué contre sa volonté; mais Lui-même, c'est-à-dire le Fils Jésus-Christ, a volontairement supporté la mort pour sauver les hommes» (*Cur Deus Homo*, I, 8). Saint Thomas porte cette intuition à son apogée : «**Premièrement** satisfait pleinement pour l'offensé celui qui offre à l'offensé ce **que celui-ci aime**, dans une mesure égale à l'offense, ou supérieure, à l'offense reçue. **Or, le Christ, en acceptant la Passion par charité et par obéissance, a offert à Dieu un bien supérieur à celui qui était nécessaire pour compenser toutes les offenses du genre humain.**

Premièrement, par la grandeur de la charité avec laquelle il a voulu souffrir.

Deuxièmement, par la dignité de sa vie, qui était la vie de l'homme-Dieu, et qu'il offrait en satisfaction.

Troisièmement, par l'universalité de ses souffrances et la grandeur des douleurs acceptées.»

C'est pourquoi la Passion du Christ fut une satisfaction non seulement suffisante pour les péchés du genre humain, mais aussi surabondante, selon les paroles de saint Jean [1 Jn 2, 2] : «Il est victime expiatoire pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux du monde entier» (S. Th., IIIa, q. 48, a. 2 co.). Et encore : «Le chef et les membres forment comme une seule personne mystique. C'est pourquoi la satisfaction du Christ appartient à tous ses fidèles qui en sont les membres. De même, lorsque deux hommes sont unis dans la charité, l'un peut satisfaire pour l'autre» (S. Th., IIIa, q. 48, a. 2, ad 1). Saint Paul intègre la dimension ecclésiale de la satisfaction : «Je me réjouis maintenant dans les souffrances que j'endure pour vous et je complète en mon corps ce qui manque aux souffrances du Christ» (Col 1, 24).

Le Concile de Trente définit dogmatiquement : «La cause méritoire est son fils unique bien-aimé Notre Seigneur Jésus-Christ qui, bien que nous fussions ses ennemis, par l'amour infini dont il

nous a aimés, nous a mérité la justification par sa très sainte Passion sur le bois de la croix et a satisfait Dieu le Père pour nous.» (Session VI, chap. VII). Le Catéchisme romain enseigne : «Tous ces magnifiques dons divins nous sont venus de la Passion : tout d'abord parce qu'il s'agit d'une satisfaction intégrale et parfaite à tous égards, que Jésus-Christ a offerte à Dieu le Père pour nos péchés d'une manière admirable. En effet, le prix qu'il a payé à notre place a non seulement égalé, mais dépassé nos dettes. De plus, le Sacrifice a été extrêmement apprécié par Dieu : dès qu'il a été offert par le Fils sur l'autel de la croix, la colère et l'indignation du Père ont été apaisées.» L'Apôtre exprime ces concepts lorsqu'il dit : «le Christ nous a aimés et s'est offert pour nous comme victime et oblation de doux parfum à Dieu» (Ep 5, 2).

Les paroles du Prince des apôtres font référence à cette Rédemption : «Vous n'avez pas été rachetés par l'or et l'argent, corruptibles la vanité de vos coutumes paternelles et traditionnelles, mais par le sang précieux de Jésus-Christ, agneau blanc et immaculé» (1 P 1, 18-19); et saint Paul enseigne : «Le Christ nous a libérés de la malédiction de la loi, en devenant lui-même malédiction pour nous» (Ga 3, 13). (Partie I, chap. V, n. 65). Saint Pie X, dans *Lamentabili*, **condamne l'erreur moderniste qui dit** : «La doctrine de la mort du Christ n'est pas évangélique, mais seulement paulinienne» (*Proposition 38*). **Chaque ligne de ces textes contredit directement les affirmations de Ratzinger** citées ci-dessus. Là où Ratzinger dit que le Sang n'est qu'une «*expression concrète de l'amour*», l'Église proclame qu'il est «*prix*», «*satisfaction*», «*propitiation*». Là où Ratzinger nie que le Christ prenne sur lui la peine, l'Écriture et la Tradition affirment que le Christ «*a satisfait Dieu le Père pour nous*». Là où **Ratzinger** déclare inadéquate la catégorie de la satisfaction **vicariale**, le Magistère la définit dogmatiquement. La comparaison est nette. D'un côté, une théologie qui réduit la Croix à un symbole et rejette la satisfaction **vicariale**; de l'autre, la doctrine catholique indéfectible qui proclame le **Christ victime, sacrifice, prix, satisfaction, expiation réelle**. Les deux visions ne peuvent coexister.

Pour ces raisons, le système théologique de **Joseph Ratzinger, bien qu'exprimé dans un langage apparemment respectueux de la Tradition, est inacceptable pour ceux qui entendent rester fidèles à la doctrine immuable de l'Église, telle qu'elle est conservée et définie par le Magistère**

authentique et infaillible, et doit être rejeté comme contraire à la foi catholique. Dans une interview accordée le 2 mai 2018 au magazine *The Wanderer*, Mgr Antonio Livi a répondu ainsi à la question : «*Pensez-vous que la théologie de Joseph Ratzinger pourrait être une issue à la crise de l'Église ? – Absolument pas. Déjà dans Introduction au christianisme, il montrait une culture catholique influencée par le protestantisme. Il a choisi de combattre le néo-thomisme et la théologie naturelle, soutenant qu'on peut passer directement de l'athéisme à la foi. Mais cela est dogmatiquement inacceptable : le Concile Vatican I et l'encyclique "Fides et ratio" affirment le contraire. La voie à suivre est celle des "praeambula fidei". De plus, en tant que pape, il a produit des textes plus théologiques que magistériels. Ses encycliques sont à 90 % de la théologie personnelle, et une grande partie de son pontificat a été consacrée à ses volumes sur "Jésus de Nazareth"*» (cf. *The Wanderer*, interview du 2 mai 2018, publiée le 3 mai).

Il n'est pas possible de réfuter cette conclusion sans nier les textes mêmes de Ratzinger ou les textes mêmes du Magistère. La contradiction est documentaire et logique, elle n'est pas discutable. C'est pourquoi les conclusions exposées ici ne sont pas une thèse parmi d'autres, mais une constatation théologique obligatoire : **le système ratzingérien appartient au modernisme; la foi catholique appartient à la Révélation immuable. Il n'y a pas de continuité ni de médiation possible entre ces deux visions : accepter l'une signifie rejeter l'autre.**

Ratzinger fut et resta un disciple de la nouvelle théologie condamnée par Pie XII dans "*Humani generis*". **Il ne fut pas le «katéchon» qui retient l'erreur, mais l'un des principaux rouages de la révolution conciliaire. Il en fut le plus grand théologien !** Ratzinger est exalté parce qu'il a réinterprété les dogmes, les sacrements et la morale dans une perspective existentielle, personnaliste, historiciste; il a relu toute la Tradition selon les schémas de Bultmann, Guardini, Heidegger, Hegel; il a transformé le langage du Magistère pour le rendre «*dialogique*», «*pastoral*», et non plus définitoire. **Ratzinger était le «pôle conservateur» d'un paradigme moderniste.**

Dans le système post-conciliaire, Ratzinger a joué le rôle stratégique de rationaliser les excès progressistes, de donner une patine orthodoxe à des positions qui ne l'étaient pas, de maintenir l'unité du front catholique en évitant les schismes. Sa fonction a été celle d'un pivot, et non celle d'un

gardien de la Vérité. Il a servi de «*pont*», et non de «*rempart*». Et c'est pour cela qu'il est célébré. De plus, il a été pape, ce qui, malheureusement, lui confère automatiquement une aura. Dans les milieux universitaires et ecclésiastiques, **le fait d'avoir été pape amplifie automatiquement l'autorité théologique, place sa production intellectuelle sur un piédestal et empêche tout jugement.** L'effet est simple : s'il est pape, alors il doit être un grand théologien. C'est le sophisme de «*l'autorité sacralisée*».

De plus, Ratzinger avait un style raffiné, élégant, apparemment profond. Il écrivait dans un langage soutenu, esthétique, évocateur, avec des images symboliques puissantes, avec équilibre et courtoisie. Ce style impressionne de nombreux lecteurs, surtout aujourd'hui, dans un monde théologiquement avide d'élégance. **Mais un style raffiné n'est pas une garantie d'orthodoxie. Au contraire, ce sont souvent les systèmes hétérodoxes qui s'expriment avec des mots charmants, doux, poétiques.** Au-delà de l'image, des panégyriques et de la dévotion culturelle, ses affirmations théologiques réelles – textuelles, vérifiables, sans équivoque – nient ou vident de leur substance des éléments essentiels de la foi catholique. Un théologien qui nie ou vide de leur substance ces piliers ne peut être considéré comme un «*grand théologien*» au sens catholique du terme.

Cela peut être vrai dans le cadre de la nouvelle théologie, mais pas dans celui de la véritable théologie.

Ratzinger a été le plus grand théologien... de l'Église conciliaire, du Vatican II, mais pas un théologien catholique au sens plein, objectif et traditionnel du terme. Ceux qui aujourd'hui continuent à le défendre comme «*le plus grand théologien de notre temps*» **ne font que perpétuer la supercherie.** La vérité est unique : **Ratzinger a été le plus dangereux des modernistes, car il a donné au poison du néo-modernisme post-conciliaire le parfum de la Tradition.** Et tant que cela ne sera pas reconnu, **l'Église restera prisonnière de l'ambiguïté.** Le remède n'est pas l'herméneutique de la continuité – toujours proclamée mais jamais démontrée ! – mais **la restauration intégrale de la foi catholique, celle des Pères, des Docteurs et du Magistère de toujours.**

Pietro Pascigui

1) <https://doncurzionitoglia.wordpress.com>); mons. Brunero Gherardini.